

TIMEA GYIMESI

Université de Szeged

Quelle voix, quel peuple ?

Empathie et aventure conceptuelle dans *La Mer à l'envers* de Marie Darrieussecq

Résumé

Ce chapitre considère l'empathie comme un opérateur de liaison, susceptible de redessiner la carte des disciplines, y compris littéraires, sous l'égide de la relation qu'elle favorise. Faisant appel à un processus dynamique avec un noyau hétérogène irréductible (à la fois *pathos* et *logos*), l'empathie est abordée en termes *spatiaux* (points de vue, milieu) et en termes *sémantiques* (aventure conceptuelle, *care*, fabulation). Cette double optique invite à agencer deux cadres de référence in fine *éthiques* : celui du *care*, autour d'une nouvelle philosophie morale avec Laugier et Diamond dans la continuité de Wittgenstein et de Nussbaum ; et celui de l'*écophilosophie* avec la géophilosophie de Deleuze et Guattari. Le chapitre s'interroge ensuite sur une pratique artistique, celle de Marie Darrieussecq dans *La Mer à l'envers* (2019), qui traite d'un sujet particulièrement sensible : la migration. L'objectif est ici de déterminer les stratégies empathiques et les aventures conceptuelles proposées pour faire face au « non-sens ».

Mots-clés : tournant relationnel, empathie, éthique du *care*, écophilosophie, géophilosophie, Deleuze, Guattari, Laugier, migration, Darrieussecq

Abstract

This chapter considers empathy as a linking agent, capable of redrawing the map of disciplines, including literature, under the aegis of the relationship it fosters. Empathy involves a dynamic process with an irreducible heterogeneous core (both *pathos* and *logos*) that can be approached in *spatial* terms (points of view,

milieu) and *semantic* terms (conceptual adventure, care, fabulation). This double perspective invites us to two ultimately *ethical* frames of reference: that of the ethics of care, around a new moral philosophy with Laugier and Diamond in the continuity of Wittgenstein and Nussbaum; and that of *ecosophy* with the geophilosophy of Deleuze and Guattari. The chapter then turns to an artistic practice, that of Marie Darrieussecq in *La Mer à l'envers* (2019), which addresses the particularly sensitive topic of migration. The aim is to identify the empathetic strategies and conceptual adventures proposed to deal with “nonsense”.

Keywords: relational turn, empathy, ethics of care, ecosophy, geophilosophy, Deleuze, Guattari, Laugier, migration, Darrieussecq

« Le problème avec les migrants, c'est combien ils sont angoissants. »
Darrieussecq (2019, 51)

Cartographie relationnelle et empathie

Cette étude envisage l'empathie comme un « opérateur de liaison » (Attigui et Cukier 2019), un « intercesseur » (Deleuze et Guattari 1991, 68-79) *à l'intérieur* et *entre* territoires (disciplinaires, culturels, psychique, etc.) dans une perspective essentiellement « écologique » ou « écosophique » (Guattari 1989, 2013), où l'écologie fait simplement appel à la faculté ou au souci éthique d'entrer en relation (*care*, agencement, attention). Ce tournant épistémologique, inauguré en philosophie par le pragmatisme américain (Peirce 1978 ; Dewey 2010), puis étayé par les recherches en neurosciences (Varela 1996 ; Varela, Thompson et Roch 1993), fait circuler nombre de concepts et modes de fonctionnement qui placent les sciences humaines et sociales sous le signe de la relation, de l'interaction, de l'attention et de la diplomatie,¹ favorisant par là l'établissement d'une « culture de l'empathie » (Lavocat 2013, 151-154 ; 2016, 354-369). Une fois sortie de son moment intransitif (grammatical, formaliste, théorique), la littérature contemporaine francophone s'y reconnaît de plain-pied, et se consolide sur

1 Voir, entre autres, Glissant 1990 ; Bourriaud 1998 ; Citton 2014 ; Depraz 2014 ; Morizot 2016 et Viart 2022.

les codes de ses tournants, relationnel, esthétique-éthique, émotionnel ou affectif (Viart et Vercier 2008 ; Viart 2019 ; Gefen 2013 ; 2017 ; Kieffer 2022). Tournée vers le réel comme un « nécessaire détour par l'altérité » (Gefen 2013, 283) à la fois territoriale, mémorielle, sociale ou psychique, la littérature se veut un dispositif où s'expérimentent et émergent d'inédits « modes d'existence » (Souriau 2009) et « formes de vie » (Macé 2016). Ce qui lui vaut, par le biais de la fiction et des émotions qu'elle véhicule, une promotion épistémologique inégalée (Nussbaum 2006). Suite à cette « logique de déterritorialisation » (Gefen 2013, 283), la littérature réinterroge ses *a priori*, implications émotionnelles, éthiques et politiques, reconnaît son privilège de jouir d'un accès *non théorique* à autrui, et avec lui, d'une compréhension du monde « par incorporation » (Didi-Huberman 2002, 399).

Aussi faudrait-il non seulement comprendre le rôle de l'empathie (et des émotions) dans le renouveau des études littéraires, mais également constater le travail d'intercession dont elle participe, lorsqu'elle devient *structurelle* et favorise l'établissement ou le rétablissement des contacts entre les instances longtemps séparées les unes des autres : entre auteur et lecteur, vie et littérature, fait et fiction. Grâce au personnage qui « excède sa condition linguistique » (Lavocat 2013, 143) et « dépasse les limites du texte » (Keen 2013, 210), la littérature assure une intercession entre les agents qu'elle met en jeu, en faisant émerger des « écoutes » (Scelles et Korff-Sausse 2011), des compréhensions interculturelles et interpersonnelles de l'identité et de l'altérité, favorisant ce que Gefen (2017, 152) appelle un « déplacement mental ».

Aspect structurel : l'empathie et son architecture

Sans doute, l'efficacité du concept tient-elle à l'hétérogénéité irréductible de son noyau, à ce qu'il est à la fois cognitif et affectif, logique et émotionnel, instinctif et rationnel, corporel et mental. Ces oppositions sont également repérées par Pinotti (2016, 11) pour traduire la « ductilité » de l'empathie, ce concept transdisciplinaire aux « contours flous » ou encore « nomade » (Jorland 2004, 19 ; Boulanger et Lançon 2006, 497), dont la plasticité (inscrite certainement dans l'histoire du terme) est mise en valeur par Georges Didi-Huberman. Alors que notre tradition philosophique, esthétique et morale est fondée sur la séparation, la différence (entre théorie et pratique, esprit et corps, sens et non-sens, sujet et

objet, bien et mal, passion et action), ce « savoir pathique », à la fois *pathos* et *logos*, est enclin à défier cette tradition. Didi-Huberman remarque alors : « [...] comment savoir et pâtir, comment trouver le rythme juste du savoir (qui est distance) et du pâtir (qui est écrasement de la distance) ? » (2002, 396). On comprend pourquoi c'est dans le domaine de l'esthétique psychologique que le terme d'*Einfühlung* fait son apparition : à vouloir élucider la relation que « nous instaurons avec les objets » (les œuvres d'art), instauration forcément « analogue » à celle que « nous établissons avec les personnes » (Vouilloux 2016, 139), il faut aussi reconnaître des modes de connaissance inédits (mineurs ou moléculaires) qui se révèlent par projection et incorporation (Didi-Huberman 2002, 399, 403), comparables probablement à ce que les théoriciens du *care* appelleront « connaissance par le *care* » (Laugier 2020).

Aussi le phénomène doit-il sa complexité à « son caractère processuel et dynamique » (Vouilloux 2016, 141). L'acception généralement répandue en psychologie distingue trois ou quatre composants fonctionnels qui « interagissent entre eux mais sont en partie dissociables » (Decety et Holvoet 2021, 245) : le partage d'affects (empathie émotionnelle), la prise de perspective (empathie cognitive), le souci de l'autre et la régulation des émotions (Vouilloux 2016, 136 ; Decety et Holvoet 2021, 239). Ressentir et comprendre (reconnaître, inférer) les émotions et le point de vue, les états mentaux d'autrui, se mettre à la place de l'autre : ce déplacement mental ne va pas, semble-t-il, sans déployer un certain « effort » (Pinotti 2016, 7) que les préfixes *ein-* en allemand ou *em-* en anglais viennent souligner. Les recherches du neuroscientifique Alain Berthoz (2004, 272-273) devraient permettre d'apporter un éclairage sur la question du *milieu* lorsqu'il définit le processus empathique en termes spatiaux : l'empathie conjugue « un vécu égocentré de la situation dans toutes ses dimensions cognitives et affectives [...], un changement de point de vue égocentré qui permet de se mettre à la place de l'autre tout en maintenant le flux du vécu [et] un changement de référentiel (égo- vers allocentré) ». Vu *en survol*, ces changements laissent émerger un milieu « incertain », qu'occuperont, à tour de rôle, relativement à l'empathie narrative à l'œuvre, personnages, écrivains et lecteurs – un milieu propice à ce que Cora Diamond (2011) appelle une « aventure conceptuelle » qui est, selon les commentaires de Sandra Laugier (2019 ; 2020), « une composante de la perception morale et de la capacité humaine de l'empathie ».

Aspect sémantique : non-sens et aventure conceptuelle

Le concept d'aventure (déplacement mental, changement de référentiel, déterritorialisation, processus empathique, etc.), terme emprunté et conceptualisé par Diamond (2011) à partir de Henry James (1980), permet d'envisager une approche d'ordre *sémantique* de l'empathie, que les écrits de Sandra Laugier exposent dans la lignée essentiellement de Wittgenstein, Cora Diamond, Iris Murdoch, Stanley Cavell et Martha C. Nussbaum. Dans l'intention d'argumenter en faveur d'une philosophie morale « non émotiviste », Laugier (2019) définit l'empathie à partir de son contraire, le non-sens, en termes « non affectifs » et sous une forme « désentimentalisée ». Le non-sens, présenté comme un « outil de compréhension », prend ainsi une valeur paradigmatique pour elle, en ce qu'il traduit « une difficulté de la réalité » : la difficulté à « comprendre l'autre qui dit le non-sens », à quitter le monde conceptuel dans lequel on baigne, ou bien à faire monde avec ce qui n'a pas de sens. En tant que « moment de rupture » (décrit également comme une « perte des concepts » ou « perte de la voix »), le non-sens nous confronte aux limites et à la pertinence de nos concepts et visions, que le processus empathique ne cesse de fragiliser.

Il paraît que cette difficulté conceptuelle que l'on éprouve face à une réalité insupportable, ou inconcevable, trouve une expression heureuse et plutôt adéquate dans le domaine de la littérature. Pour les penseurs de l'éthique du *care*, elle représente non seulement « un lieu privilégié » de la perception et de la conceptualisation morales (Laugier 2019 ; 2020), soit, pour reprendre l'expression de Murdoch et Halais (2010, 68) une « texture d'être », ou « tissage d'existence » (Murdoch 2023, 50), mais aussi un « modèle perceptif » actif, tout proche quant à son fonctionnement du « diagramme » deleuzien (1981) : ne brouiller le visible (le sensible) que pour mieux le révéler. Si la littérature s'avère plus à même de supporter le non-sens, ce « déséquilibre perceptif » dont parle Diamond et la dissonance cognitive qui vont de pair avec cette sensibilité conceptuelle – celle notamment de l'artiste selon Deleuze et Guattari (1991, 161) « qui a vu [...] quelque chose de trop grand, de trop intolérable aussi » –, c'est parce que l'activité littéraire procède de « l'allongement du traitement cognitif », ce qui exige « une recharge attentionnelle » et par conséquent, provoque un « retard de catégorisation » (Schaeffer 2011, 114). N'est-ce pas le temps nécessaire pour entrer en lecteur dans le *processus empathique*, et « aller le plus loin possible dans la façon de donner sens à ce qu'on entend » (Laugier 2019) ? On y reconnaît en

filigrane le projet esthétique de *Mille plateaux* (1980), de *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991) et de *Critique et clinique* (1993) : le rapprochement s'étant déjà opéré en sourdine par le biais des concepts mis en circulation, tels que milieu, intercesseur, agencement, devenir, déterritorialisation, molécularité... Tout un programme éminemment éthique s'articule alors dans les plis de l'« *Einführung philosophique* » (Deleuze et Guattari 1991, 62) que Deleuze a tendance à appeler plutôt « sympathie » (Deleuze et Parnet 1977, 65-68, 84), susceptible de mettre en valeur une perception mineure, moléculaire, avec laquelle « dépasser et [...] perdre nos concepts » (Laugier 2020) : voici la perte des concepts comme condition de possibilité de donner voix au « peuple qui manque » (par exemple Deleuze et Guattari 1991, 104, 167), et lui inventer une voix à la Gilligan (2020, 37) une « voix différente », un langage, une syntaxe.

Dans la suite, nous allons nous pencher sur *La Mer à l'envers* (2019) de Marie Darrieussecq, pour y identifier certaines stratégies empathiques et le type d'aventure conceptuelle proposée face au « non-sens ». Pour Darrieussecq, comme pour tant d'autres romanciers et romancières de sa génération, l'empathie est le moteur même de l'univers romanesque, et ce, dès son premier livre, *Truismes* (1996), qui raconte l'histoire d'une métamorphose animale à la première personne. Dans *La Mer à l'envers*, qu'elle a mis cinq ans à écrire, le délai manifestement nécessaire pour s'immerger dans « le grand événement contemporain »,² l'empathie apparaît comme un « cluster d'adaptation » (Decety et Holvoet 2021, 240) avec des composants plutôt visibles. Le processus empathique n'est cependant pas toujours très flagrant, ou pas aussi flagrant que dans ce roman. De toute façon, l'écriture sert à pallier certains déficits qui surviennent dans le processus empathique.

Darrieussecq ou comment « aller vers ce qui ne parle pas » (Darrieussecq 2010, 98)

S'il fallait caractériser le projet esthétique qui sous-tend la pratique artistique de Marie Darrieussecq, il faudrait sans doute faire appel aux écrits sur l'art et la littérature de Deleuze et Guattari. Dans un entretien avec Becky Miller et Martha

2 Cf. la vidéolecture de Darrieussecq du 4 juillet 2019 sur le site de P.O.L., <https://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=978-2-8180-4806-1> [08/12/24].

Holmes, elle annonce en effet tout un programme d'action à travers une attention nouvelle, *moléculaire* en termes très deleuziens³ :

Le monde est aussi fait d'électrons, de microbes, d'ondes, de planètes... bientôt sans doute de clones, d'OGM, de nouveaux sons, de nouvelles odeurs, etc. Je participe au mouvement permanent des défricheurs. Je veux ouvrir des yeux sous les yeux des lecteurs, des oreilles sous leurs oreilles, une nouvelle peau sous leur peau. À quoi sert un livre qui ne propose pas de voir le monde comme s'il se dévoilait pour la première fois ? (Darrieussecq 2001)

Cette nouvelle sensibilité, aiguisée par une attention portée au dehors, qui est évidemment celle du *care*, s'accompagne chez elle, d'un livre à l'autre, de la création de tout un « zoo » et d'autres « lieux indécis et fluctuants » où défilent des sujets en devenir, autant de modes d'existence et formes de vie à reconnaître, « une terre et un peuple qui manquent » (Deleuze et Guattari 1991, 104). Il y a quelque chose de troublant dans cet univers romanesque qui a tendance à se fier avec prédilection à l'instabilité et au caractère fluide des perceptions. Expérimenter à la « jointure » revient à « pénétrer » dans « une zone hors de tout repérage préexistant » (Darrieussecq 2010, 98) – comme elle le formule quelques années plus tard. Il s'agit de « voir le visible » – pour rapprocher ce projet de la définition du *care* par Laugier (2009) –, et de le voir par tous les degrés : « molécules [...] atomes [...] neutrons [...] états sans noms de la matière » (Darrieussecq 2019, 245). Elle s'exprime dans l'esprit de Henry James, lorsqu'elle parle du « mouvement, même infime », qui vient modifier « la perception », et ce qui perturbe notre relation et agencement avec le monde :

Qu'est-ce qui est inspirant ? C'est quand les lignes se déplacent. [...] On n'écrit pas parce qu'on a entendu une bonne histoire, ou parce que le coucher de soleil est inspirant ce soir. On écrit parce qu'un mouvement, même infime, se produit, et que notre perception en est modifiée. [...] Le sentiment qu'il existe quelque chose dans une

3 « [...] le problème d'écrire ne se sépare pas d'un problème de voir et d'entendre [...]. C'est de chaque écrivain qu'il faut dire : c'est un voyant, c'est un entendant [...] Ces visions, ces auditions ne sont pas une affaire privée, mais forment les figures d'une Histoire et d'une géographie sans cesse réinventées. » (Deleuze 1993, 9)

zone hors mots, une zone hors de tout repérage préexistant. J'ai envie de pénétrer dans cette zone, avec des mots. La pulsion d'écrire naît peut-être là. D'aller vers ce qui ne parle pas. (2010, 98)

Aller vers ce qui ne parle pas. Ne serait-ce pas là la formule darriussecquienne du programme que *Critique et clinique* formule ainsi (Deleuze 1993, 15) : « Écrire pour ce peuple qui manque... » ? Formule que l'écrivaine engagée pour la cause animale, féministe et basque – « Moi je suis Pays basque », dit Rose, la protagoniste de *La Mer à l'envers* (Darriussecq 2019, 179) – ne cesse de poursuivre dès son premier livre (*Truismes*, 1996). Or, c'est aussi le mouvement par lequel elle nous invite à quitter le territoire de nos idées reçues, et c'est en déterritorisant nos concepts qu'elle nous engage dans une aventure conceptuelle. Cela explique pourquoi cet univers est en perpétuel déséquilibre, et pourquoi il s'invente souvent au discours indirect libre, forme non seulement propice à la création de modes de vie inédits, mais aussi espace par excellence de l'empathie narrative.

« alors on s'adapte » (Darriussecq 2019, 190)

On sait que l'empathie est l'une des adaptations fondamentales, jouant un rôle central dans le développement des compétences prosociales. *La Mer à l'envers* semble tout réunir pour faire partie des romans français contemporains les plus à même de s'inscrire dans le paradigme esthétique-éthique, dans la mesure où il dépeint un monde en souffrance en matière de cognition sociale, de moins en moins habitable et qui se désintègre de plus en plus, en raison, entre autres, de la baisse de l'une des valeurs adaptatives qui ont rendu possible l'évolution humaine : l'empathie. Il s'agit certes d'un roman engagé, mais pas tant parce qu'il exploiterait de façon méthodique les causes de cette crise généralisée, loin de là, et qu'il proposerait la solution miracle pour sauver le monde, mais plutôt parce qu'il met en évidence la part de l'empathie dans la bonne santé de tout un chacun, y compris la planète, et surtout, qu'il invite à faire partie de l'aventure conceptuelle avec Rose et à changer, comme elle, de « qualité de conscience » (2019, 246).

En tant que psychologue pour enfants, Rose Goyenette, une habituée de l'univers romanesque de Darriussecq, est bien placée pour assumer le rôle d'intercession dans la guérison des souffrances (psychiques et physiques) et la réparation des connexions déchirées. Son empathie est mise en valeur par la narration,

du partage affectif (empathie émotionnelle : communication non verbale, synchronisation attentionnelle et affective entre individus) à la prise de perspective (empathie cognitive : se mettre à la place de l'autre, mécanismes impliqués aussi dans la théorie de l'esprit), en passant par le souci de l'autre (se préoccuper du bien-être d'autrui, le désir d'alléger sa souffrance) et la régulation des émotions. C'est ce qui la pousse à soigner ses jeunes patients, Grichka et Bilal, à quitter Paris en déménageant avec sa famille à Clèves dans l'espoir de sauver son couple et de porter remède à sa fille allergique. C'est également ce qui l'incite à s'engager sans réfléchir, après un *partage affectif immédiat* qui passe par *le regard*, dans l'histoire de sauvetage du jeune migrant nigérien Younès, en lui offrant, sur le paquebot, le téléphone de son fils Gabriel. Elle ira même le chercher à Calais, haut lieu de l'histoire contemporaine de la migration, en défiant tout bon sens, et le conduira à la maison pour l'aider à se remettre sur pied de ses blessures, après ses multiples passages ratés, pour le soigner et le préparer, « les deux mains sur les chevilles » (2019, 202), à passer la frontière.

Au lieu de répertorier ces occurrences qui ne font que confirmer le bon fonctionnement ordinaire du processus empathique, il serait encore plus intéressant de voir par quel moyen extraordinaire, surnaturel, propre à la fiction, le récit prend en charge la crise actuelle de nos sociétés, cette « entropie suicidaire du monde » (2019, 93), du « grand réchauffement » (2019, 93) à tous les dommages collatéraux, migration, extinction des espèces, disparition des forêts, etc., chacun susceptible de mettre en péril « l'habitabilité future de cette planète » (2019, 242). Tout se joue autour du personnage de Rose, une guérisseuse – « Rose est toute dans ses mains » (2019, 211) – qui a un œil pour tout, et que le récit à la troisième personne dote d'un pouvoir magique, et d'une compréhension qui reste *stricto sensu* prélogique, irrationnelle, sensorielle : une « logique de la sensation », celle que l'on acquiert par nos sens, *par incorporation*, autrement dit, par le *care*. Cette « candeur » de Rose, qui a du mal à comprendre, devient un élément structurel qui facilite, voire provoque, l'immersion empathique du lecteur. Le recours à la magie met en évidence l'immensité du désarroi de la société française face aux événements, et suggère que seule une intervention surnaturelle peut remédier à ces maux. Cependant, il laisse également entendre qu'un geste d'empathie, comme une identification fusionnelle à Rose, pourrait sinon suffire à réparer le monde, du moins à le rendre plus sensible, à l'image de Rose qui, dans son enfance, fait ce gigantesque effort de « *sentir* la frontière » (2019, 236). C'est là tout l'enjeu : comprendre où situer la limite de la pertinence de nos

catégories et, avec elles, celle de notre perception du monde, pour y intégrer, par cette reconnaissance de l'altérité, une sensibilité conceptuelle qui comblera la brèche ouverte par le non-sens.

Deux procédés deleuziens sont à retenir pour appréhender l'aventure conceptuelle : le lisse et le strié, ces deux types d'espace respectivement allo- et égocentré (Berthoz 2004). D'un côté, la magie et son univers sensoriel avec une perception *haptique* ; de l'autre, la connaissance du migrant (« des migrants [...] qu'on ne sait même pas comment les nommer », Darrieussecq 2019, 94), sa voix et son histoire exposées dans une perception *optique*.

Une critique clinique : « [...] quand les lignes se déplacent » (Darrieussecq 2010, 98)

Examinons la construction de cet « espace lisse » (Deleuze et Guattari 1980, 592-625) où l'aventure conceptuelle se fera autant par les gestes que par les mots de Rose : « [...] elle se sert de ses mains autant que de ses mots » (Darrieussecq 2019, 219). Tout un langage rituel s'invente, qui engage le corps entier à travers *le toucher*, sens par excellence de l'empathie, pour concevoir une nouvelle politique de « politesse »⁴ (2019, 31) et de vivre ensemble : elle pose les mains, danse, porte, flotte, glisse, file, se détache ; elle chantonne, murmure, souffle, pousse des interjections (*boub, han, clac, zou, gling glang, paf, etc.*). Les gestes et les mots se rejoignent et font couler le langage humain vers ses propres limites émotionnelles, préverbaux et moléculaires, dans des devenir (devenir-animal, devenir-non-verbal) où le passage de frontière réel ou symbolique, le soin, le *care* peuvent enfin avoir lieu. Après Grischka et les autres patients, Younès. D'abord dans son cabinet, c'est comme un exercice de préparation à l'ultime synchronisation où se crée ce *milieu* énergétique multisensoriel nécessaire à toutes sortes de passages.

⁴ « Dans une grande salle très éclairée, très embuée, sont assis, couchés, des tas de gens. Elle se faufile, pardon, excusez-moi, une grosse jeune femme moulée dans un jogging ne se poussait pas, des garçons assis se tenaient les genoux, des allongés dormaient, les voiles alourdis d'un groupe de femmes semblaient monter du sol pour bercer des bébés, c'était comme inventer une politesse ou une fermeté nouvelles pour glisser son corps parmi ces corps, ces plis, ces amas mouillés, sweat-shirts, tuniques, pulls, casquettes, survêtements, blousons à capuche. » (Darrieussecq 2019, 31)

Elle [Rose] attend que Younès ait fini sa prière [...] Puis elle l'allonge. Elle pose ses doigts sur ses tempes. [...] Évoquant l'eau qui coule, le vent qui souffle, la mer qui enfle et se retire : ce qui va et vient, toutes choses qui filent. Ça la prend comme une chanson. C'est la chanson du passage. Son français chantonné se mêle aux échos de la prière en zarma qui flotte dans la pièce. [...]

Elle laisse aller les images. Elle n'en arrête aucune. Une forme obscure vient vers elle, ces êtres qu'on dit passe-murailles, ces créatures insaisissables, qu'aucune maison ne peut retenir... [...] Elle voudrait modifier la matière de Younès, le doter d'un ADN de chat, d'anguille, de lézard, d'hirondelle. Elle voudrait lui prêter les qualités des bêtes qui glissent, revêtir ses os d'un corps en mutation, lui greffer des ailes et une longue peau faufile. La pièce est pleine d'ondes, de chuchotements, de grattements, de petits cris. [...] la maison souffle, les murs écument. L'air ressemble à l'eau et l'eau ressemble au sable, eux sont deux oiseaux, deux poissons, bientôt deux serpents.

Maintenant, dit Rose. Ce mot reste, il ne file pas. Elle attrape les mains de Younès, fait glisser ses bras sur ses épaules. *Han*. Elle le soulève, de toute la force de ses jambes et de son ventre. Il suit le mouvement. Il s'allège. Il s'abandonne et participe. Elle le porte. Elle le porte sur son dos. Elle le détache du sol. Ça fait *clac*. Tous deux se mettent à flotter. (2019, 235-237)

Ensuite, pour de vrai cette fois, le mot d'ordre de Younès envoyé par texto, « Maintenant » (2019, 244), déclenchant le processus à distance :

[...] ça sort d'elle par toute sa tête [...] ça sort de ses mains aussi, ses mains ses meilleurs alliées [...]. Ça y est. C'est maintenant. Elle sent une détente énorme. Les molécules de l'obstacle se séparent en atomes qui se pulvérisent en neutrons qui se dissolvent en des états sans nom de la matière. Ça passe. Ça poudroie. Ça se diffuse. C'est global. La frontière a lâché. (2019, 245)

À part la sorcellerie, élément fictionnel largement exploité, Darrieussecq a souvent recours à un autre procédé narratif également lissant, *le discours indirect libre*, pour

créer un espace d'incompréhension, de vertige et de bégaiement (celui, notamment, de Rose) qui est un lieu stratégique de la narration par où accrocher l'empathie narrative. Deleuze et Guattari (1980, 97-113) expliquent que le discours indirect libre – qui n'est pas simplement une forme mixte du discours direct et du discours indirect – fait entendre toute une « glossolalie », une interférence d'accents et de voix dans un « agencement collectif d'énonciation ». Bien que Keen (2013, 209) soit perplexe quant à la plus grande efficacité à susciter l'empathie par l'autonarration à la première personne plutôt que par la narration hétérodiégétique, le simple fait de glisser d'une voix à une autre, de faire résonner ces différents accents et voix en un concert de glossolalies, instaure une instabilité dans l'univers diégétique. Cela rend sans doute difficile l'établissement d'une distance lectorale et l'identification des points de vue (perception optique), mais favorise la naissance d'une (petite) voix, d'une (petite) perception, mineures, *haptiques*, à même d'ajouter une touche à une nouvelle compréhension, à une nouvelle vision rapprochée par lesquelles colmater l'endroit du non-sens laissé béant par la narration.

C'est précisément là qu'un court récit à la première personne, relatant l'histoire du passage jusqu'à l'épisode du naufrage en Méditerranée, s'insère entre guillemets (Darrieussecq 2019, 222-226) dans le flux narratif de Rose. Ce récit brille d'une clarté architectonique, et strie le flottement de l'univers romanesque grâce à son point de vue optique qu'il identifie, faisant ainsi office de concept manquant qui permet alors de voir la vérité en face. Apparemment retranscrit tel quel par Darrieussecq (c'est au moins le dispositif), ce récit factuel entre en contrepoint avec la fabulation fictionnelle. Le flux narratif s'arrête net. Fait et fiction. Voici donc comment créer ce peuple qui manque, comment *aller vers ce qui ne parle pas*. En déterritorialisant la géométrie rigoureuse des idées, la carapace mentale et émotionnelle, et en apportant des percepts et des affects inédits pour corroborer la validité et la pertinence de nos catégories. Une aventure conceptuelle consiste à apprendre, grâce aux affects et aux percepts, que nos catégories ne sont pas immuables.

Le programme esthétique prend chez Darrieussecq une teneur décidément éthique, ou plutôt écosophique (car connectée à d'autres écologies : sociale, environnementale et mentale). Par ailleurs, la virulente critique sociale qu'elle formule à l'endroit de notre « humanité malade, intoxiquée, coupable se pressant vers sa toussotante extinction » (2019, 87) ne prend jamais chez elle une tonalité moralisatrice. Elle est plutôt *clinique* à double titre, d'abord thérapeutique et remédialrice, dans le sens où *Réparer le monde* (Gefen 2017, 9-23) la comprend, d'où l'im-

portance à accorder à la profession de Rose, qui est celle par excellence du *care* ; et surtout, dans le sens deleuzien, géophilosophique du terme, une « critique clinique ».⁵ D'une part, « conjuguer », c'est-à-dire agencer un monde, faire monde *avec* (avec tout ce qui se met dans l'agencement), et d'autre part, « décliner », à savoir sortir et tracer des lignes et, ce faisant, les déplacer. Ce travail d'intercession que Marie Darrieussecq accomplit et qui, par la lecture, se répercute dans les plis des consciences, contribue à « déplier » tous les devenirs de nos concepts et à moduler notre « qualité de conscience » (Darrieussecq 2019, 246), condition de possibilité de toute aventure conceptuelle et, par conséquent, de toute empathie.

Bibliographie

- Attigui Patricia et Alexis Cukier (dir.) ([2011] 2019) : *Les Paradoxes de l'empathie. Philosophie, psychanalyse, sciences sociales*, Paris : CNRS Éditions, <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs-17163> [01/09/2024].
- Berthoz Alain (2004) : « Physiologie du changement de point de vue », in Alain Berthoz et Gérard Jorland (dir.), *L'Empathie*, Paris : Odile Jacob, 251-275.
- Boulanger Christophe et Christophe Lançon (2006) : « L'empathie : réflexions sur un concept », *Annales Médico-psychologiques* 164, 497-505, <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S000344870600103X?via%3Dihub> [01/09/2024].
- Bourriaud Nicolas (1998) : *Esthétique relationnelle*, Dijon : Les presses du réel.
- Citton Yves (2014) : *Pour une écologie de l'attention*, Paris : Seuil.
- Darrieussecq Marie (1996) : *Truismes*, Paris : P.O.L.
- Darrieussecq Marie (2001) : « Entretien avec Becky Miller et Martha Holmes en décembre 2001 pour le premier site consacré à l'auteure », <https://mariedarrieussecq.com/entretiens> [01/09/2024].

5 « La critique et la clinique devraient se confondre strictement; mais la critique serait comme le tracé du plan de consistance d'une œuvre, un crible qui dégagerait les particules émises ou captées, les flux conjugués, les devenirs en jeu ; la clinique, conformément à son sens exact, serait le tracé des lignes sur le plan, ou la manière dont ces lignes tracent le plan, lesquelles sont en impasse ou bouchées, lesquelles traversent des vides, lesquelles se continuent, et surtout la ligne de plus grande pente, comment elle entraîne les autres, vers quelle destination. Une clinique sans psychanalyse ni interprétation, une critique sans linguistique ni signifiante. La critique, art des conjugaisons, comme la clinique, art des déclinaisons. » (Deleuze et Parnet 1977, 142)

- Darrieussecq Marie (2010) : « Le corps tel qu'il s'impose », in Villa Gillet & Le Monde (dir.) : *Les Assises internationales du roman 2010 : Le roman, tout dire ?*, Paris : Christian Bourgois, 97-103.
- Darrieussecq Marie (2019) : *La Mer à l'envers*, Paris : P.O.L.
- Darrieussecq Marie (2014) : « Vidéolecture », <https://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=978-2-8180-4806-1> [08/12/24]
- Decety Jean (2022) : « Empathie », *Encyclopædia Universalis*, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/empathie/> [01/09/2024].
- Decety Jean et Claire Holvoet (2021) : « Le développement de l'empathie chez le jeune enfant », *L'Année psychologique* 121/3, 239-273, <https://doi.org/10.3917/anpsy1.213.0239> [01/09/2024].
- Deleuze Gilles (1993) : *Critique et clinique*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze Gilles et Félix Guattari (1980) : *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze Gilles et Félix Guattari (1991) : *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze Gilles et Claire Parnet (1977) : *Dialogues*, Paris : Flammarion.
- Depraz Natalie (2014) : *Attention et vigilance. À la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Dewey John (2010) : *L'Art comme expérience*, trad. coordonnée par Jean-Pierre Cometti, Paris : Gallimard.
- Diamond Cora (2011) : *L'Importance d'être humain. Et autres essais de philosophie morale*, Paris : Presses Universitaires de France, <https://doi.org/10.3917/puf.diamo.2011.01> [01/09/2024].
- Didi-Huberman Georges (2002) : *L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Gefen Alexandre (2013) : « "D'autres vies que la mienne" : roman français contemporain, empathie et théorie du care », in Alexandre Gefen et Bernard Vouilloux (dir.), *Empathie et esthétique*, Paris : Hermann, 279-292.
- Gefen Alexandre (2017) : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris : José Corti.
- Gilligan Carol ([2011] 2020) : « Une voix différente. Un regard prospectif à partir du passé », trad. par Patricia Paperman, in Patricia Paperman et Sandra Laugier (dir.), *Le Souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris : EHESS, 37-50, <https://books.openedition.org/editionsehess/11599> [01/09/2024].

- Glissant Édouard (1990) : *Poétique de la Relation*, Paris : Gallimard.
- Guattari Félix (1989) : *Les Trois Écologies*, Paris : Galilée.
- Guattari Félix (2013) : *Qu'est-ce que l'écophilosophie ?*, Paris : Lignes/IMEC.
- James Henry ([1934] 1980) : *La Création littéraire. À la recherche du Proust américain*, trad. par Marie-Françoise Cachin, Paris : Denoël-Gauthier.
- James William (1890) : *The Principles of Psychology*, New York : Holt.
- Jorland Gérard (2004) : « L'empathie, histoire d'un concept », in Alain Berthoz et Gérard Jorland (dir.), *L'Empathie*, Paris : Odile Jacob, 19-49.
- Keen Suzanne (2013) : « Personnage et tempérament », trad. par Nicolas Di Méo, in Alexandre Gefen et Bernard Vouilloux (dir.), *Empathie et esthétique*, Paris : Hermann, 207-228.
- Kieffer Morgane (2022) : « Redevenons sérieux. L'ironie comme "moment" de la littérature française (1980-2000) », *Carnets* 2/23, <https://doi.org/10.4000/carnets.13394> [01/09/2024].
- Laugier Sandra (2009) : « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes* 37-38/2, 80-88, <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-80.htm&wt.src=pdf> [01/09/2024].
- Laugier Sandra ([2011] 2019) : « Éthique, attention et empathie », in Patricia Attigui et Alexis Cukier (dir.), *Les Paradoxes de l'empathie. Philosophie, psychanalyse, sciences sociales*, Paris : CNRS Éditions, 339-354, <https://books.openedition.org/editionscnrs/17316> [01/09/2024].
- Laugier Sandra ([2011] 2020) : « Care et perception. L'éthique comme attention au particulier », in Patricia Paperman et Sandra Laugier (dir.), *Le Souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris : EHESS, 359-393, <https://books.openedition.org/editionsehess/11599> [01/09/2024].
- Lavocat Françoise (2013) : « Identification et empathie : le personnage entre fait et fiction », in Alexandre Gefen et Bernard Vouilloux (dir.), *Empathie et esthétique*, Paris : Hermann, 141-190.
- Lavocat Françoise (2016) : *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris : Seuil.
- Macé Marielle (2016) : *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris : Gallimard.
- Morizot Baptiste (2016) : *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille : Wildproject.
- Murdoch Iris ([1970] 2023) : *La Souveraineté du bien*, trad. par Claude Pichevin, Paris : L'Éclat.
- Murdoch Iris et Emmanuel Halais (2010) : « Vision et choix en morale », in

- Sandra Laugier (dir.), *La Voix et la vertu. Variétés du perfectionnisme moral*, 63-88, Paris : Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.laugi.2010.01.0063> [01/09/24].
- Nussbaum Martha C. (2006) : « La littérature comme philosophie morale », in Sandra Laugier (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Peirce Charles S. (1978) : *Écrits sur le signe*, rassemblés, trad. et commentés par Gérard Deledalle, Paris : Seuil.
- Pinotti Andreas ([2011] 2016) : *L'Empathie. Histoire d'une idée de Platon au posthumain*, trad. par Sophie Burdet, Paris : Vrin.
- Scelles Régine et Simone Korff-Sausse (2011) : « Empathie, handicap et altérité », *Le Journal des psychologues* 3/286, 30-34, <https://doi.org/10.3917/jdp.286.0030> [01/09/2024].
- Schaeffer Jean-Marie (2011) : *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes : Thierry Marchaisse.
- Souriau Étienne (2009) : *Du Mode d'existence de l'œuvre à faire*, in *Les Différents modes d'existence*, suivi de *L'Œuvre à faire*, présentation par Bruno Latour et Isabelle Stengers, Paris : Presses Universitaires de France.
- Varela Francisco ([1988]1996) : *Invitation aux sciences cognitives*, trad. par Pierre Lavoie, Paris : Seuil.
- Varela Francisco, Evan Thompson et Eleanor Roch ([1992] 1993) : *L'Inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, trad. par Véronique Havelange Paris : Seuil.
- Viart Dominique (2019) : « Comment nommer la littérature contemporaine ? », *Atelier de théorie littéraire de Fabula*, https://www.fabula.org/ressources/atelier/?Comment_nommer_la_litterature_contemporaine [01/09/2024].
- Viart Dominique (2022) : « La littérature comme relation. De la tour d'ivoire à la tour de guet », in Olivier Bessard-Banquy (dir.), *Splendeurs et misères de la littérature, ou la démocratisation des lettres de Balzac à Houellebecq*, Paris : Armand Colin, 441-452.
- Viart Dominique et Bruno Vercier (2008) : *La Littérature française au présent*, Paris : Bordas.
- Vouilloux Bernard ([2015] 2016) : « Empathie », in Mathilde Bernard, Alexandre Gefen et Carole Talon-Hugon (dir.), *Dictionnaire. Arts et Émotions*, Paris : Armand Colin, 136-143.